

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 33

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1923 pour **2 fr. 50** en s'adressant à l'administration 9, Pré-du-Marché, à Lausanne.

ENTRE NOUS, VOISINE

D'ACCORD avec vous, voisine, si l'argent ne fait pas le bonheur il y contribue pour une large part. Mais c'est égal, il ne faut pas lui laisser prendre la première place dans la vie et je n'aime pas vous voir ainsi cloîtrée dans l'obsession d'en gagner le plus possible !

Il me semble parfois que la plus grande sagesse serait de s'assurer le nécessaire — simplement le nécessaire — pour le temps de la vieillesse qui est aussi celui du repos forcé et de profiter dès à présent, des jours de soleil, et des forces que nous possédons pour en jouir. Car, enfin, à quoi bon amasser un trésor que nous ne pourrions plus regarder que de loin. Et il n'est pas mauvais que nos enfants, ayant reçu comme capital une instruction solide, doivent agir par eux-mêmes pour la faire fructifier. J'ai toujours eu un peu de pitié pour ces chefs de grandes entreprises que la griserie de l'or a saisis, pour ces financiers que la folie du jeu a pris dans sa démence. — Regardez-les vivre de près, voisine, et vous verrez que, somme toute, vous n'avez pas la plus mauvaise part. Il y a la fortune, mais fortune instable et soumise au caprice des circonstances. Il y a le luxe, la maison somptueuse et les vanités satisfaites, mais il y a aussi les responsabilités écrasantes, les nuits d'après-veille, les détraques physiques et morales qui en découlent si souvent et auxquelles ne songe pas assez l'ouvrier.

Le Savetier et le Financier sont toujours parmi nous et tout compte fait, voisine, il vaut peut-être mieux pour nous savourer tout humblement notre poule au pot du dimanche et laisser aux milliardaires le soin de payer leurs pilules dorées !

L'Effeuilleuse.

HUMEUR.

Quel diable de langage est-ce là !
(Molière — Médecin malgré lui).

*Au diable soit l'auteur dont la tête inventive
A forgé de nos vers les insipides loix,
Pour le fade plaisir de retenir captive
Hélas ! plus d'une muse à l'innocente voix.*

*Si ma plume, à la forme un peu trop attentive,
Cherche à la bien polir et s'égaré parfois,
Le sens, cet idiot à la marche rétive,
Refuse d'avancer et la met aux abois.*

*Si je la flatte alors un peu plus que la rime,
C'est celle-ci qui fuit et va courir au loin,
Pour me narguer après, lorsque j'en ai besoin.*

*A tenir le milieu, vainement je m'escrime,
Je biffe, je corrige, et quand tout est au net
Je vois que je n'ai là qu'un bien méchant sonnet.*

Louis FAVRAT.



POURA FENNA.

SALOMON Lévy étai on marchand de vatsse que ti lè Dzorotài et mimameint lè dzein dào Gròs-de-Vaud l'ant bin cogniu. Po l'ao veindre po porteiinte dai vilhie càbre que l'avant dza coumenii déviant lo Sonderbon, ein avai min à li : apri li, on pouève teri la corda po fère acrère ai païsan que lè modzon que l'ao veindâ étant dai tot fin po l'appliâ quand bin n'avant pas mé éta dein on borri que lo menistre. L'étaï on Jui, mâ sè camerardo, lè Jui, lâi avant bailli po nom sobriquet l'Arabe, que cein vao dere, que m'a de lo régent, lo Jui dai Jui. Quemet ein avai dza bin fé, lo bon Dieu dai Jui, que l'è cousin remouâ d'ao nouïtro et que lâi diant Jéhova, lâi avai fé à mourri sa fenna que l'appelève Djudi.

L'a dan falui allâ queri lo menistre dai Jui, po consolâ lo pouro Salomon Lévy. Faut que vo diéssio que clli menistre, que lâi diant on rabin, étai tot novi et que cougnessâi pas oncora Salomon Lévy, por cein que l'avai pas oncora vu pé la Senegouga. On lâi avai pi de : « Clli Salomon demâcra à onna taula tserraire, lo mimero seize, pé on pâilo d'amon et sa fenna l'a vu d'ao paï avoué lè ». Clli monsu lo rabin va dan pé on pâilo d'amon, l'entre dedein et fâ dinse à monsu que l'étaï vegnâ lâi àovri lo lan.

— Adan, clliâ pouira Djudi ! Dite-vâi ! Cein lè tristo.

— L'è bin su ! que lâi repond l'homme.

— Lâi avai-tè grand teimps que demorève avoué vo ?

— Cin à six an, et quand l'è z'uva, l'avai dza bin roulâ.

— Bin voyadzî, que vo voliâi dere, fâ lo rabin.

— Oh ! roulâ ! voyadzî ! cein m'è tot on. Bih servi, quie ! L'étaï donnâ tant bofna marqua.

— Vo voliâi dere que saillèssâi d'onna bouna mère. Quemet on dit : « Lo retaillon ne châte jamé tant llièin dào tronç. »

— Et pu l'avai fé son teimps, la Djudi. L'avé batschâ Djudi, dinse po rire.

— Ah ! l'è vo que vo l'avai batchâ ! N'è pas lo menistre ?

— On va pas queri lo menistre po dai z'affère qu'on p'ao fère sè-mimo.

— Etâi-te malâda du grantenet ?

— L'étaï usâie à tsavon et tota demarmalâie.

— Oh ! quemet vo dite cein.

— L'è dinse et pas autrameint. Rein que de lâi betâ lè pi dessus, ie crinnève quemet onna ruva de béruetta.

— Mâ ! mâ ! quemet ? Vo lâi allâvi avoué lè pi ?

— Faillâi bin po la fère allâ.

— Et pu ? quemet a-te fini, cllia pouïrra Djudi ?

— Eh bin, hier à né, la serveinta a voliu lâi montâ dessus, l'a fète pétâ et pu tot l'a étâ fini.

— Pouïrra fenna ! Et quand l'einterrâ-vo ?

— Vu pas l'einterrâ. Vu preindre tot cein que p'ao oncora servi et principalaicint son guidon...
* * *

Lo rabin s'étaï trompâ de pâilo et l'étaï eintrâ vè on monsu que l'avai trossâ son locipède...
Marc à Louis du Conteur.

Une perle. — De l'« L'Intransigeant » de Paris :

« Un fermier se rendait en voiture à une sucrerie suisse emportant près de cent kilos de miel lorsqu'en traversant le village d'Orbe (canton de Vaud) la voiture se brisa et tout le miel se répandit dans la rue. Trois petits enfants qui accompagnaient le fermier furent précipités au milieu de la masse gluante. Presque instantanément, les abeilles de tout le pays commencèrent à envahir la rue ; moins d'une heure après l'accident, toutes celles du canton étaient réunies ; on en estime le chiffre à plusieurs millions et le ciel en était absolument obscurci, « comme, disent des témoins oculaires, si un gros nuage avait caché le soleil ».

« On dut faire appel aux pompiers pour sauver les trois bambins perdus dans le flot de miel et les blessés, piqués par les abeilles, furent nombreux ».

LE CENTENAIRE D'ARNEX

On sait que le 9 courant on a célébré à Arnex (Orbe) le centième anniversaire de M. Jaques Baudat, né le 9 août 1823.

Voici le texte des chants de circonstance chantés à la manifestation en l'honneur du centenaire de M. Jaques Baudat.

Chant des élèves des écoles primaires (d'après Botrel) :

*Vous demandez, enfants, quel est mon âge,
C'est aujourd'hui le jour où j'ai cent ans.
Vous en doutez, disant que mon visage
Est rajeuni par mes cheveux d'argent.*

*Souvent l'hiver est meilleur que l'automne,
Si mes vieux ans passent inaperçus,
Que tout cela n'ait rien qui vous étonne,
Je suis si vieux que je ne vieillis plus.*

*A mes côtés, vous jasez politique,
En me prenant même à parti souvent.
Mais à quoi bon vous donner la réplique !
Jamais les cris n'ont fait tourner le vent.*

*Les pauvres vieux devenus très sceptiques
Ne comptent pas tous les espoirs déçus.
Je ne discute plus de politique...
J'en ai tant vu, rien ne me surprend plus.*

*Ce qui, pas vrai ? comble votre surprise,
C'est que jamais je n'ai l'air de souffrir.
Le mal sur moi n'a plus aucune prise,
J'attends en paix le moment de mourir.*

*Mais rien ne presse ; à Dieu je m'abandonne,
Car, grâce à lui je ne suis point perclus.
Dans notre Arnex la vie est encore bonne.
J'ai tant souffert que je ne souffre plus.*
* * *

Chœur chanté par la troisième classe (7 et 8 ans) :

*Enfants d'Arnex, soyons en fête
Et célébrons avec amour
Le doyen qui vit sur sa tête
Cent ans passer jour après jour.*

(Refrain) :

Vive notre heureux centenaire !